

Pour nous résumer, nous dirons que les Acadiens du Nouveau-Brunswick sont sauvés et qu'ils survivront de plus en plus entièrement, que les groupements de la Nouvelle-Écosse peuvent sûrement être sauvés des dangers qui les menacent par l'anglicisation des jeunes ; que nos amis du Prince-Édouard sont dans une situation plus précaire et ont besoin de plus d'attention de notre part, parce que plus isolés et plus faibles.

Nous nous empressons d'ajouter que nous avons foi en l'entière survivance de tous, car ils en ont vu bien d'autres et le miracle acadien ne peut s'arrêter en si beau chemin.

La faiblesse des uns ne doit être que la marque du dévouement des autres pour la cause commune.

*

* *

D'ailleurs pourquoi ne serions-nous pas certains de la victoire finale quand les autres, ceux qui doivent nous assimiler, le sont pour nous.

Ici, nous ne pouvons nous empêcher de relater un petit bout de conversation que nous avions avec un vieil Écossais de l'Ile du Prince-Édouard. Le passage des deux convois de Français l'avait bien frappé et il ne pouvait le taire.

Dans cent ans, nous dit-il, vous aurez tout l'Est du Canada. Ce n'est pas aussi certain que cela, répondons-nous. Si vos foyers continuent d'être vides et que les nôtres continuent de déborder, peut-être ; mais si le mal des autres nous atteint, il n'en sera sûrement pas ce que vous croyez.

Et quelques minutes après, en nous informant de sa famille, nous apprenions qu'il n'avait qu'un enfant.

Ces voyages ont un résultat immédiat certain : celui de nous imposer à l'attention des autres, de nous faire mieux respecter, sans compter le courage qu'il donne aux nôtres qui seraient portés à désespérer.

Thomas POULIN.

La Rica

ENVIROn huit jours avant la Notre-Dame d'août, Enriquetta Santiago, que par une ironie inconsciente on appelait la Rica (la riche), apprit que le logis où elle abritait sa misère venait d'être vendu.

A partir de ce moment, elle trembla.

Le vieux Don Pascualino, son précédent propriétaire, avait toujours été pitoyable à sa détresse de fille honnête et pauvre. Il se contentait des quelques pesetas péniblement économisées qu'elle lui apportait de temps à autre dans sa maison de la Calle-Ancha ; et lorsqu'elle lui parlait de l'arriéré qui grossissait tous les jours, il répondait du fond de son fauteuil de valétudinaire :

— Va, va, petite !... Dieu me le paye !...

Le nouveau propriétaire dirait-il aussi : Dieu me le paye ?...

La Rica, à ces pensers amers, secoua mélancoliquement sa belle tête pâle que couronnait une royale torsade, profonde et noire comme la nuit. Puis elle se remit à reprendre le filet suspendu au mur devant elle, car Enriquetta était *remendayra*, et gagnait son humble vie à raccommoder les instruments de travail des pêcheurs de Malaga.

Où irait-elle, s'il lui fallait quitter la demeure où elle se cloîtrait, plus fière et chaste qu'une infante en sa tour ?...

Pauvre demeure, pourtant !... Pauvre demeure, qui n'avait pour richesse que la beauté de celle qui s'y abritait !... Murs fendus, tuiles cassées, fenêtres où des papiers remplaçaient les vitres absentes !... Mais il y avait des liserons le long des façades bien blanchies ; il y avait des nids pleins de chansons au bord du toit, et sur l'appui branlant du balcon bas des pots d'œillets prodiguaient aux brises leur odeur d'épices et d'ambre.

La Rica roula le fil de chanvre autour de sa navette, piqua celle-ci au hasard entre deux mailles et se leva. Un grand découragement lui poignait l'âme.

*

* *

On l'avait ramassée vingt ans plus tôt, au matin de la fête de Saint-Jacques, sous le porche de la chapelle des Pénitents, à Madrid. Elle n'était alors qu'une toute petite chose informe, vagissante et plaintive, aussitôt recueillie par le grand maître des Pénitents, le comte Parédès lui-même.

Élevée comme une fille de bonne maison, elle avait atteint ses quinze années, charmant par sa grâce tendre le vieil homme veuf et sans enfants, que reconfortait cette gaieté jeune.